



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie maçonnique

Épisode 8

Le soir même, nous allions nous coucher, Yvette et moi, quand je reçus un appel de Bernard.

Le soir même, nous allions nous coucher, Yvette et moi, quand je reçus un appel de Bernard. Théo voulait me voir le lendemain très tôt. Nous prendrions le café ensemble. Étaient également conviés à ce petit-déjeuner nos trois vénérables, Thérèse, l'avocate, et moi. Personne d'autre. Le plus rigoureux secret m'était demandé. Théo allait nous faire une déclaration importante.

- Pourquoi me veut-il avec les vénérables ?
- Il désire que tu continues à tenir le pinceau.
- Il ne m'en veut pas trop de lui avoir fait déménager les archives ?
- Il a des choses bien plus importantes à voir avec nous.

Bernard et Théo nous accueillirent sous le grand chêne. Une table avec une nappe à carreaux blancs et rouges avait été dressée par Aïcha, la fidèle servante d'Antoinette qui régnait à présent sur Mégara. Nous sommes arrivés ensemble ou presque ensemble, les trois vénés et moi ; Thérèse qui venait d'Aix, nous a rejoints un peu plus tard.

Aïcha était allée acheter des croissants. Nous avons pris ce petit-déjeuner en silence. Presque un silence total.

Théo nous est apparu très amaigri, épuisé, vaincu. Henri Paget nous raconta qu'il avait dû reporter toute une série de rendez-vous pour venir à La Roquebrussanne. Il pressa Bernard et Théo

de s'exprimer très vite. Je ne sais quoi était survenu à Cadarache, concernant une nouvelle génération de centrales nucléaires. Henri, toujours calme et maître de lui, devait rentrer à son bureau d'urgence. Théo semblait ne pas le comprendre. Henri n'insista pas sur ses propres soucis professionnels et dit :

- Cette affaire et ton arrestation troublent beaucoup nos loges.
- Le pire est à venir, lui répondit Théo.

Chacun se dépêcha de manger son croissant et de boire son café. Moi, je regardais le jardin fleuri d'Antoinette et la façade de cette belle maison carrée avec ses volets rouge brique, le perron aux vieilles marches usées par les pas, les beaux arbres, cyprès, chêne, tilleul et le grand ciel tout bleu. La lumière matinale était sublime. Théo nous pria de rentrer dans la maison et nous avons alors plongé dans l'obscurité de son grand salon. Après l'éblouissant soleil sur le jardin et la terrasse, je ne voyais plus rien et j'ai cherché un siège comme un aveugle.

- J'ai à vous parler, nous déclara Théo. Les oiseaux n'ont pas à entendre ce que je vais vous dire.

Son humour était aussi noir que l'obscurité de la pièce. Dans une réunion fraternelle improvisée, il arrive souvent que l'un de nous prenne l'autorité sans qu'il soit besoin de l'élire.

Anne-Marie, la vénérable de notre loge du D.H. *La Lumière*, nous a immédiatement présidé, comme si l'affligeant état de Théo nécessitait une main féminine. Nous aimions tous Théo. Il n'a pas été pour moi seul un modèle maçonnique. Respecté des trois loges, il n'a jamais déçu ni dans le temple ni au lycée.

Anne-Marie prit la parole comme pour ouvrir une séance :

- Théo, nous voici prêts à t'écouter, nous sommes venus pour ça, mais je ne veux pas que tu forces.
- Je ne force rien.
- Tu es à bout. Je le vois.

Anne-Marie est une femme forte dans le sens de solide et dans celui de bien enveloppée, mais elle n'est pas grosse. Avec sa cinquantaine et la prestance d'une femme d'expérience, elle est rassurante. Son beau regard marron doit apaiser ses patients et les parents de ses patients. Médecin spécialisée dans les enfants très lourdement handicapés, elle est habituée aux malheurs les plus grands. Dans l'établissement qu'elle dirige au sud d'Avignon, les petits pensionnaires ont été très souvent abandonnés par leurs parents qui ne supportaient plus de les voir comme ils sont. Anne-Marie reçoit elle-même ceux qui ne se découragent pas. Elle leur apprend à ne plus espérer. Yvette a beaucoup

d'admiration pour Anne-Marie qu'elle voit à son hôpital en consultation pour des cas atroces. « Passer de l'enfant mal foutu au gosse foutu est un saut terrible dans la vie d'une mère », me dit Yvette que bouleversent toujours les petits gravement atteints. Anne-Marie a elle aussi une formule terrible : « Il y a deux sortes de gens, celles et ceux qui ont déjà connu le malheur et celles et ceux qui sont en attente du malheur, mais il faut rester optimiste, par principe et pour diminuer la souffrance des autres. » Je n'en dirai pas plus sur cette sœur que j'admire. Elle était celle qu'il nous fallait en ce méchant matin.

Je me faisais peu à peu à l'obscurité. Anne-Marie se leva pour s'approcher du fauteuil où Théo était enfoncé. D'ordinaire, quand nous étions chez lui et, s'il prenait une chaise pour surveiller le feu, aucun de nous ne voulait du fauteuil, même s'il nous le proposait. Là, devant la grande cheminée où nous avions vu si souvent tourner la broche d'un gigot de mouton, d'un poulet, d'un perdreau ou de cailles, ce fauteuil en cuir clouté restait alors vide. Nul parmi nous ne l'occupait jamais.

Ce matin-là, Théo y était enfoncé jusqu'aux épaules. Anne-Marie a posé un affectueux baiser sur son crâne dénudé, a approché une chaise tout contre et elle a demandé :

- Cela ne va pas, mon grand frère ?
- Eh oui, ça va.
- Nous n'avons jamais cru que tu étais coupable.
- Vous, non.
- Mais c'est nous qui comptons. Té, je retourne à ma voiture et je reviens. Je veux te prendre la tension. Je crois qu'il te faudra très vite faire un bilan de santé.

Elle est sortie, nous avons entendu grincer le portail, puis elle est rentrée avec son attirail et Théo a relevé une manche de sa chemise. Nous avons regardé en silence la peau blanche de ce long bras osseux et l'homme que nous aimons nous a paru soudain très vieux.

- Oui, ça va, nous a déclaré Anne-Marie, mais toi, Théo, tu dois voir un médecin dès aujourd'hui. C'est un ordre que je te donne.
- Pour ma santé, nous verrons plus tard. J'ai autre chose à vous dire avant.

Et il nous a parlé d'une voix lamentable.

- Vous ne révélez à personne ce que je vais vous raconter sauf si vous en décidez autrement, ce matin-même, en ma présence, quand j'en aurai fini. Vous avez d'avance mon

approbation, mais c'est vous qui en prendrez la responsabilité. Pas moi.

- Promis, Théo, lui a répondu Anne-Marie.

Les deux autres vénérables ont approuvé de la tête en regardant Théo avec effroi. Moi, je ne trouvais plus ma respiration tellement mon cœur battait fort.

- Vous êtes prêts ? J'y vais ?

- Tu y vas.

- La femme prétendue disparue, puis retrouvée morte dans une villa du Luberon s'appelle bien comme on l'a dit Marie-Germaine Blanc. Vous l'avez tous connue chez moi sous un autre nom, son nom de théâtre : Marianne Laroque.

- La copine d'Ulysse, nous le savons, Théo, dit Anne-Marie.

- Tu l'aimais bien, cette fille.

- Elle a habité Mégara deux étés.

- Sa mort nous a tous bouleversés.

Nous parlions tous ensemble et à voix trop hautes, pressés d'en savoir plus, excités comme des lecteurs de romans à rebondissements, à moins que ce ne fût, comme nous l'a dit Anne-Marie plus tard, en appétit d'une danse érotique et macabre.

Faisant visiblement un très gros effort sur lui-même, Théo poursuivit d'une voix faible :

- Elle n'a pas été seulement la compagne d'Ulysse. Marianne était ma fille. Seul, Ulysse le savait. Je n'en ai rien dit à la police. Vous déciderez si elle doit le savoir.

Anne-Marie, en nous faisant signe de nous taire, demanda prudemment :

- Tu es certain que nous parlons bien de la même femme. La disparue du Luberon ?

- Pas simplement disparue, tuée, assassinée. Ils m'ont fait reconnaître son corps à la morgue d'Aix.

- Quel âge avait ton enfant, Théo ?

- Trente-sept ans et elle en avait trente et un lorsque j'ai découvert son existence.

- Trente-sept ans ? Tu étais donc déjà marié lorsqu'elle est née ?

- Oui.

- Et Antoinette l'a su ?

- Non. Elle l'a sans doute deviné, mais elle ne m'en a jamais rien dit. Elle a seulement déclaré plusieurs fois que la copine d'Ulysse me ressemblait.

Je ne pouvais plus respirer. Mes genoux tremblaient tellement que j'ai dû les tenir serrés à deux mains. Marianne, cette superbe femme, la fille de Théo ? Il était donc ce vieux dont Juliette m'avait parlé, un père, pas un amant. Je connaissais bien ses deux autres enfants, Jean qui vit au Liban avec ses trois fils et qui s'obstine à y rester, ce qui terrorisait tant Antoinette, et Frédéric, le cadet, qui habite Santa-Catarina en bord de mer dans le sud du Brésil. Frédéric est homo, mais Théo reste très discret à ce sujet. Il n'aime pas qu'homme ou femme se définissent par leur sexualité.

Thérèse, qui n'avait pas encore dit un mot, déclara soudain d'une voix blanche :

- Ainsi, tu avais une fille, Théo ?
- J'avais, oui. Tu conjuges bien les verbes, ma sœur.

À cet instant, le téléphone a sonné. Ce fut Bernard qui répondit.

- Ulysse, dit-il à Théo.

Enfin ! Jean-Michel se manifestait enfin, pensais-je.

- Passe-le moi, dit Théo. Bonjour Ulysse. J'ai réuni les vénérables avec Thérèse, Titou et Bernard. Je leur dis tout. Si tu veux venir, viens. Oui, j'ai vu Marianne. Toi aussi ? Quelle horreur, mon petit, quelle horreur ! Tu as tenu le coup ? Viens quand tu peux. Je t'attends. Viens, fils.

Anne-Marie s'est levée de son siège. Elle a posé une main affectueuse sur une épaule de Théo et elle nous a dit :

- Nous sommes trop nombreux autour de lui. Allons-nous en. Nous en savons assez. Tu ne dois pas te fatiguer, mon grand frère. Allons-nous en sous la loi du silence. Je prends immédiatement les rendez-vous pour un bilan complet de ta santé.

Nous nous levions déjà pour partir, mettant fin de nous-mêmes à la séance, mais Théo nous retint.

- La villa du Luberon où on l'a retrouvée morte est celle où Marianne a reçu l'année dernière plus d'une vingtaine d'entre vous. Le juge m'a demandé la liste de tous les francs-maçons qui sont passés par là-bas. Je ne peux pas la lui donner. J'ignore qui Marianne invitait. Tu le sais, toi, Titou, qui note tout ?
- Bien sûr que non ! Je n'ai jamais été invité dans cette maison du Luberon.

Anne-Marie s'est à nouveau levée :

- Arrêtons. Je veux que nous partions. Théo est en danger. Il faut qu'il aille se coucher. Nous n'avons pas à servir d'auxiliaires à la police. Alain, tu es médecin, tu es son vénérable, tu ne crois pas qu'il faut partir ?

Théo a de nouveau insisté pour que nous restions. Henri, très irrité, a demandé brutalement :

- Pourquoi la police et ce juge nous soupçonnent-ils ? Nous n'avons pas l'exclusivité de cette villa. Bien d'autres gens y sont passés.

Je leur ai alors raconté la visite de ce frère policier des Renseignements généraux qui était venu me trouver à la coopérative.

- Il venait à moi de la part de Fantoche, ai-je dit, pour me demander de coopérer sans quoi nous serions collectivement accusés de complicité. Fantoche a parlé de maffia et de loi du silence.

- De quoi se mêle-t-il, celui-là ? s'est écrié Alain. Les flics n'ont pas à rechercher qui est maçon et qui ne l'est pas. Restons sur le principe décidé à la réunion informelle : personne ne parle à la police. Que celui qui pense avoir des informations passe par son vénérable.
- Ils ont saisi nos archives, dit Henri. Que pourrions-nous leur dire qu'ils ne sachent déjà ? Ils ont nos noms, nos adresses et nos procès-verbaux.
- Qu'ils viennent me parler à moi, dit Anne-Marie, en colère elle aussi. C'est pareil dans les hôpitaux. Les flics veulent qu'on lève les secrets comme on ôte son chapeau. Aucun maçon ne doit fournir des listes de maçons.
- Marianne Laroque a-t-elle été initiée à Paris du temps qu'elle vivait avec Ulysse ? demanda Alain.

Nous parlions trop haut, trop brutalement. Nous ne résistions pas à un besoin de bavardage et de questionnement, car nous n'osions pas interroger Théo sur sa paternité. La grande maison où nous nous trouvions réunis était celle de Théo et d'Antoinette, mais d'Antoinette surtout. Théo a senti notre besoin d'en savoir plus et il s'est adressé à Bernard, très discret jusqu'alors, presque invisible dans la pénombre de la grande pièce :

- Je suis très fatigué. Bernard, parle pour moi. Je veux qu'ils sachent tout.
- Marianne Laroque, dit Bernard, n'a jamais été maçonne, même si par Ulysse elle a connu beaucoup d'entre nous.
- Raconte leur tout, Bernard, dit Théo et il se laissa aller au fond de son fauteuil, les yeux fermés.

Ce fut donc Bernard, le poète moderne des Halles de Rungis, qui nous détailla l'histoire de Marianne Laroque, telle qu'il la tenait de Théo, mais aussi d'Ulysse. Il avait, lui-même, l'année passée, séjourné avec Marianne à Mégara en l'absence d'Ulysse dont elle était séparée et d'Antoinette, passée depuis très peu de temps à l'Orient éternel. Marianne était venue séjourner chez son père avant de s'installer dans la maison du Luberon pour tout le temps du festival d'Avignon.

Voici l'histoire, nous annonça Bernard. Je l'ai prise sous sa dictée et je la restitue ici avec le plus possible des mots employés par Bernard.

Antoinette et Théo s'étaient connus enfants et ils avaient toujours pensé qu'ils étaient destinés à se marier un jour. Après le bac, Antoinette était restée chez nous pour de petites études, car elle était de ces Provençales casanières qui, avec une intuition rare de ce qui se passe dans le reste du monde, ne veulent pas s'en mêler. « Je ne tiens pas tellement à regarder par-dessus le mur, disait-elle. On est heureux chez soi, rarement ailleurs. » Antoinette ajoutait parfois : « Si vous pensez que je ne suis pas une femme moderne, dites-moi si mes poules, qui couvent au fond du jardin, sont moins modernes et moins accomplies qu'en batterie de poulailler industriel ? »

Théo avait eu très jeune l'ambition intellectuelle d'aller vers ce qui lui était le plus étranger. Il se fit recevoir rue d'Ulm à Paris (Moi, Titou, j'entendis rue de Lune, mais on m'a corrigé cette faute idiote). Il resta des années à Paris, puis, après son service militaire, il fut nommé dans un lycée du nord de la France où il souffrit d'être loin du soleil et plus encore privé d'Antoinette.

Il avait fait de grandes études, passé l'agrégation de lettres, rempli ses obligations militaires, vécu toute une triste année dans une ville du nord, humide et froide. Tout à coup, il dit stop et n'eut plus qu'une idée d'avenir : enseigner à La Roquebrussanne, épouser son amie d'enfance et vivre à Mégara.

J'essaie de rapporter au mieux les paroles de Bernard. Souvent, ses mots ne sont pas les miens et ils me font tout drôle quand je me relis, mais un bon secrétaire de loge ne dénature pas la pensée de ses frères, même et surtout quand il ne partage pas leurs idées. Avec Bernard, j'avoue que j'ai eu du mal. Son histoire de Marianne ressemble à celles qu'on lit dans les romans d'amour, mais le langage de Bernard n'est pas le mien. Je réussis difficilement à le restituer sans le réduire à la banalité. Il a dit, par exemple, que le mariage avec Antoinette, prévu depuis si longtemps et retardé chaque année, apparut tout à coup à Théo

comme « une récompense lumineuse et charnelle sous les lauriers et l'olivier ». Pareils mots ne viennent pas de Titou, bien sûr. Je les rapporte en mettant des guillemets. Yvette et moi, n'aurions jamais attendu des années. Mon mariage à moi ressemblait à un saut en parachute. Yvette m'avait dit oui et elle l'a répété devant Monsieur le Maire. Je n'osais pas y croire. Je n'étais qu'un tout petit *escagfenou*. Qu'avais-je fait pour mériter une si belle fille ? J'ai plongé dans le vide et ce vide a été comme un édredon.

Théo me reprochera le détour que je fais ici. Il n'aime pas les auteurs laborieux, dit-il souvent, « qui ramènent tout à eux ou à leur difficulté d'être et d'écrire. » Moi, j'ai besoin de ce détour que Théo appelle « digression » et je comprends de mieux en mieux Victor qui veut se perdre quand il lit. Moi, je me perds non quand je lis, mais quand je vis et quand j'écris ce que je vis. Je me perds encore plus dans la manière de parler de Bernard, lorsque je retrouve dans mes notes : « Une récompense lumineuse et charnelle sous les lauriers et l'olivier. »

Sans doute faut-il être allé à l'école de la rue de lune pour comprendre ça. Tant pis. En bon secrétaire, je transcris ce que j'ai entendu.

Le diplôme de Théo était trop haut, a poursuivi Bernard, pour un poste de petit professeur dans le petit collège de La Roquebrussanne. Théo dut recourir au piston, mais un piston à rebours, a dit Bernard, auprès d'un frère au ministère. En langage de Titou, j'écrirais plutôt : Se faire nommer sergent quand on est capitaine.

Arrivé à ses fins, Théo put retrouver sa ville natale et y former générations après générations tous les notables de chez nous. Il a été un prof dont le moule est cassé, répète-t-on en ville depuis sa retraite, et Théo se décrit lui-même comme un nourrisseur d'enthousiasme et nourrisseur, il l'a été en loge comme au lycée. Il a vécu de son salaire de prof sans gros souci d'argent puisqu'il vendait tous les trois ou quatre ans quelques hectares de ses vignes ou une maison à réhabiliter en Ville-haute, dilapidant ainsi ce que les parents Sérignan lui avait transmis. Qui, demandait Antoinette, ne troquerait pas les grands lycées de Paris pour le collège, devenu plus tard notre lycée de La Roquebrussanne ?

Théo, arrête-moi, si je dis faux, poursuit Bernard, mais il y a toujours deux êtres en un seul homme. Ayant obtenu chez nous ce qu'il avait voulu, Théo se découvrit frustré d'une moitié de lui-même, cette moitié sauvage de nos esprits qu'ont nourrie Baudelaire, Victor Hugo, Racine, Rimbaud et tous les auteurs

qu'il enseignait, car tous avaient tiré leurs œuvres des obscurs côtés de la vie, ce qu'on pourrait nommer les souterrains de l'âme. J'ai alors pensé, moi, Titou, au centre de la terre, ce lieu mystérieux où nous devons trouver la pierre cachée. Je n'avais pas encore fait le rapprochement entre cette pierre et les poèmes de Baudelaire si chers à Théo.

En vérité, en vérité, comme disent les cathos, les paroles de Bernard me parvenaient à travers un brouillard ou une buée qui les rendait troubles. Je les livre comme je le peux, mais j'ajoute que j'ai pigé fissa que ce long discours visait avant tout à chercher des excuses à Théo.

D'un côté, les souterrains de l'âme, la pierre cachée, la belle Marianne qui allait naître et qu'on venait d'assassiner. De l'autre côté, la récompense lumineuse et charnelle sous les lauriers et l'olivier.

Bernard compliquait tout à plaisir, comme font les intellos. Il aurait pu tout aussi bien se contenter de nous dire que l'homme n'est jamais content de son sort. Cela, tout le monde le comprend sans mots compliqués, mais à chacun son style et la loge nous apprend à respecter celui de chacun.

Bernard changea de ton et dit :

Théo m'a encouragé à vous révéler qu'il souffrait d'expliquer la grande littérature à ses élèves sans être capable de produire lui-même une seule ligne. Le vertige de la page blanche, si souvent célébrée comme un aboutissement de la dérélition, provient de ces vies sans surprise ni aventure, que sont souvent celle des profs ou des intellectuels claquemurés.

Mes notes sont là encore suffisamment précises : Je garantis que Bernard nous a bien dit « sans surprise ni aventure » en présence de Théo, et qu'il a aussi dit : « intellectuels claquemurés », ce qui pour moi n'a pas de sens.

Henri, mon vénérable, pressé de retourner à Cadarache, commençait manifestement à perdre patience. Anne-Marie, non. Avec les enfants handicapés et leurs parents terrorisés, elle doit mieux comprendre qu'Henri ou moi cet obscur côté de la vie qui manquait à Théo.

Pourtant, quelque chose nous gênait tous dans ce long récit de Bernard. Il nous éloignait de la question majeure : Qui a tué la fille de Théo ?

Dans le grand salon de Mégara, plongé dans la pénombre, alors que dehors il faisait si beau, tout était calfeutré. Selon Bernard, notre grand frère Théo était donc double. D'un côté, le Théo que nous connaissions et admirions. De l'autre, un autre Théo qui,

sans le dire à personne et pas même à Antoinette, vivait ailleurs les souterrains de l'âme.

La clé de ce mystère était selon Bernard que le bonheur lumineux en Provence ne permettait pas d'enseigner la grande littérature faite d'ombres et de sombres passions. Molière, Racine, Victor Hugo, Baudelaire et les autres ne se sont pas compatibles avec une vie calme et mesurée à Mégara auprès d'Antoinette.

Tel un maître d'équitation sans chevaux ou un maître nageur sans mer ni piscine, Théo se rongait d'impuissance littéraire.

De sa voix hésitante et timide de rouquin, car il est rouquin, comme tous les hommes les plus timides et les plus embarrassés que j'ai connus, Bernard nous pria de ne pas juger Théo.

Cela nous impatienta de nouveau. Qui d'entre nous voulait juger Théo ? Avoir une fille hors mariage n'avait rien d'un crime. Se ronger d'impuissance littéraire me paraissait bien moins terrible que de mourir de faim. Il y a des milliards de sous-alimentés dans le monde et le vertige de la page blanche me semblait un tout petit vertige auprès du vertige de l'estomac vide.

Nous avons vite manifesté des signes d'agacement. Henri devait se rendre au plus vite à Cadarache, les patients d'Alain patientaient en salle d'attente, Anne-Marie se déclara pressée de retourner à sa maison d'enfants handicapés, Thérèse était attendue au palais de Justice d'Aix et moi, à ma coopérative. Cette incapacité pour un prof de lycée d'enseigner les grands auteurs sans se nourrir de tumultueuses passions nous paraissait non pas absurde, aucun de nous ne l'a pensé, mais sans proportion avec le crime du Luberon. On ne tue pas quelqu'un pour se donner matière à commenter Racine.

Ce fut Henri, en scientifique cohérent, qui le fit remarquer à Bernard. Moi, je le pensais, mais sans oser le dire.

Anne-Marie, elle, perdait aussi patience pour une autre raison qu'elle nous a révélée peu après. Elle a en horreur l'adultère. Les enfants gravement handicapés, au lieu d'unir les couples de parents, provoquent souvent des adultères à leur détriment. C'est alors à Anne-Marie que revient la charge des malheureux petits abandonnés.

- Va droit au but, Bernard, dit-elle sèchement.

Bernard n'est pas un homme à aller vite. Il tourne autour de son sujet, il avance à si petits pas qu'il donne l'impression de dissimuler ce qu'il prétend mettre en lumière.

- Viens-en au fait, Bernard, je t'en supplie, dit Henri.

Théo, au fond de son fauteuil, semblait dormir, étranger à sa propre histoire, et nous, autour de lui, nous étions irrités

d'entendre un Parisien nous dire sans être explicite que dans un bled comme La Roquebrussanne on ne peut pas se situer au niveau passionnel de Baudelaire ou de Racine, qu'on y étouffe de petitesse, qu'il faut fuir notre médiocrité provinciale pour atteindre aux sentiments sublimes et exemplaires qu'on vit à Paris.

- Heureux, très heureux de vivre à Mégara, Théo souffrait atrocement d'un manque de Paris, nous déclara enfin Bernard sans se douter qu'il nous insultait presque.

Ce furent des mots de trop. Je ne pouvais pas croire qu'un homme tel que Théo, ce Provençal modèle, ait pu se sentir diminué de vivre loin de Paris. Et je protestai :

- Théo diminué chez nous ?
- Diminué, réduit, rapetissé. Titou, tu as vu juste, me répondit Bernard sans même prendre conscience de son incroyable arrogance.

Comment se rendre à Paris de temps en temps, ne serait-ce que trois jours, pour s'y exposer à ces tentations nécessaires dont étaient nés les poèmes d'Apollinaire et de Baudelaire ?

- Bernard arrête ! s'écria Anne-Marie. Je te vois venir. Ah ! Ce que vous pouvez m'agacer, les hommes, avec vos tentations nécessaires ! Et nous, les femmes, nous n'en avons jamais des tentations nécessaires ?
- Bien sûr que si et George Sand n'a pas toujours vécu dans le Berry, lui répondit Bernard.
- Poursuis, dit Thérèse. Ne sors pas du dossier.

Bernard reprit donc son récit. Théo trouva des stages, des commissions, des jurys d'examens et, bientôt, des missions maçonniques qui lui imposaient des voyages à Paris. Sans Antoinette bien sûr. L'expression adoptée entre elle et lui fut le saut à Paris.

Nous avons tous eu connaissance de ces échappées dont Théo revenait avec des anecdotes savoureuses. Nous savions qu'Antoinette, dès qu'ils s'étaient connus enfants, lui avait très solidement passé la corde au cou et Théo avait aménagé son temps pour avoir à la fois son foyer et sa liberté.

- Tant pis si cela te désole Anne-Marie, insista Bernard de sa voix douce et insinuante. Théo m'a dit de tout vous dire.

Anne-Marie se renfrogna. Théo, toujours enfoncé dans son fauteuil semblait à peine écouter Bernard. Henri reparla un moment de Cadarache où on l'attendait. Moi, je notais tout comme c'était mon devoir, en multipliant les points d'interrogations derrière certains mots. Je comprenais d'ailleurs

qu'un homme de la dimension humaine de Théo ait besoin d'air, de nouveautés, de desserrer la corde qu'Antoinette lui avait passée autour du cou lorsqu'ils avaient douze ans.

Ce fut au cours de l'un de ces sauts à Paris que Théo connut Marie Blanc, la future mère de Marianne.

- Quel genre de femme ? demanda Anne-Marie, sévère, très irritée, pas prête à admettre ce tranquille étalage de la bonne conscience masculine.

Ce fut Bernard qui répondit, preuve qu'ils avaient beaucoup parlé de Marie Blanc, Théo et lui :

- Aussi libre à Paris que Théo se sentait enfermé chez lui.
- Et pardi ! conclut Anne-Marie.
- Pas enfermé, rectifia Théo, qui écoutait donc, j'étais le plus heureux des hommes avec Antoinette. Pas enfermé, mais limité, ça, oui.
- Insatisfait alors ? demanda désagréablement Anne-Marie.
- Voyons, Vénérable Maîtresse... commença de dire ironiquement Henri.

Anne-Marie l'interrompit :

- Au Droit Humain, nous disons vénérable maître et pas vénérable maîtresse. Parle-moi donc comme à un mec, mais j'ai parfois le plus grand mal à voir mes égaux dans les hommes. À l'évidence, nous vous sommes supérieures. Alors, cette Marie Blanc, c'était une bonne maîtresse ? Tant mieux et venons en vite à l'objet de cette réunion. Qui a tué Marianne Laroque ? Pourquoi ? Comment ? Y a-t-il eu des complices dans nos loges ?
- On ne changera pas les hommes, tu sais, déclara Thérèse d'une voix douce. Nous n'avons pas à te juger, Théo. N'en veux pas à Anne-Marie. Marianne était si belle. Nous sommes bouleversées toutes les deux. C'est après Ulysse que nous en avons, pas après toi.
- Ils se sont aimés et quittés, déclara Théo. C'est dans l'ordre du monde.

Il aurait dit sur le même ton en loge : « Nous savons au solstice d'été qu'il y aura un solstice d'hiver. »

- Reprends ton récit, Bernard, dit Anne-Marie de la voix qu'elle aurait eue en tenue pour déclarer à l'orateur après une interruption intempestive : Poursuis ton exposé, mon frère.

Le ton maçonnique revenait entre nous. J'ai horreur que nous le perdions.

- Les vacances d'été arrivèrent qui mirent fin à la brève liaison de Marie et Théo. Ils s'étaient régalés l'un de l'autre tout un printemps sans s'être rien promis. Marie débutait dans une agence de publicité, un univers inconnu de Théo. Elle y gagnait sa vie mieux que lui, mais l'argent n'a jamais obscurci la pensée de Théo.
- Au fait, au fait, demanda Thérèse.
- Le soir où ils se quittèrent, Marie accompagna son amant gare de Lyon où il allait prendre *Le Phocéen*, train de nuit, qui le mettrait le lendemain matin en Arles. Elle lui dit simplement : « Moi, je vais retourner dormir dans nos draps. » Marie et Théo ne se sont jamais revus depuis et ne se sont jamais donné de leurs nouvelles.
- Quelle époque ! s'écria Henri d'une voix triste. Une jeune publicitaire gagne plus d'argent qu'un grand prof. Moi, je travaille dans le nucléaire et, quand nous sortons du temple de la rue Tournefort, nous voyons des femmes voilées plein la rue, qui pensent comme au Moyen-Âge. Tout marche de travers aujourd'hui, mais Vive la liberté, Théo ! Vive ta liberté !
- Un enfant peut toujours nous arriver, dit Thérèse. Même avec la pilule ou le stérilet. Une femme n'est jamais à l'abri.
- Un homme non plus par simple conséquence, dit Alain.
- Et comment as-tu appris que tu avais une fille ? demanda Thérèse.

Bernard le raconta. Un jour d'il y a six ans, un an avant sa retraite, un peu plus de quatre ans avant la mort d'Antoinette, Théo sortait du lycée quand une belle et grande femme l'aborda :

- Vous êtes bien Monsieur Théophile Sérignan ?
- Lui-même. Seriez-vous une ancienne élève ?
- Je suis beaucoup mieux. J'ai ma voiture tout à côté. Puis-je vous enlever et vous conduire dans un café pour boire quelque chose ? J'ai beaucoup à vous dire.

Théo, éberlué, ne sut pas résister. Aussitôt en voiture, la jeune femme lui dit :

- Je me présente : Marianne Laroque.
- Il est toujours flatteur qu'une belle femme nous aborde, quelles que soient ses intentions. Que me voulez-vous ?
- Je suis comédienne et je tourne un téléfilm dans les environs d'Aix.

Théo la regardait du coin de l'œil sans se douter de rien. Elle, conduisait sa petite voiture avec un drôle de petit sourire. Il

cherchait à se rappeler quelle sorte d'élève cette belle femme avait été dans sa classe dix, ou quinze ans plus tôt.

- Pardonnez-moi, cela m'arrive rarement, mais je ne vois pas du tout qui vous êtes. Vous m'avez dit mieux qu'une élève. Il n'y a rien de mieux qu'une ancienne élève pour un professeur.
- Je suis la fille de Marie Blanc, répondit-elle simplement. Je m'appelle en réalité Marie-Germaine Blanc, mais j'ai pris le nom de Marianne Laroque. Marianne en l'honneur de la République et Laroque pour La Roquebrussanne.

Théo pensa : Bonheur insoupçonné ou catastrophe conjugale ?

- Allez, ne cherchez pas : Je suis la fille que vous avez eue avec Marie. J'ai 31 ans et nous savons très exactement, maman et moi, l'heure et le jour où j'ai été conçue. Cinquante minutes plus tard, vous avez pris *Le Phocéén* pour Arles.

La petite voiture était arrivée près de la brasserie du Mail. Marianne en descendit et vint ouvrir la portière de Théo, encore tout estourbi. Marianne, elle, était toute souriante et très fière d'elle. Théo finit par sortir de la voiture, mais il vacillait. À la brasserie, Marinette intriguée viendrait prendre leur commande. Marianne devina que quelque chose n'allait pas.

- Et si nous sortions de la Roquebrussanne ? Je vous propose Bonnieux dans le Luberon.

Il se laissa conduire. Elle était belle, charmante, souriante, sans timidité ni provocation, vengeance bien tardive pour un homme de son âge, nous dit Bernard. Elle avait la coupe de visage des Arlésiennes et ressemblait à la mère de Théo : Grand front, large bouche, le menton un peu avancé, les yeux d'un noir brillant, lumineux. C'était vraiment une très belle fille.

Elle portait un ensemble gris à pantalon, dont elle s'excusa comme d'un manque de simplicité, mais elle avait tourné un plan le matin-même, le dernier de cette série policière, et elle ne s'était pas changée quand l'idée de se rendre à La Roquebrussanne lui avait sauté dans la tête : « Si je roule un peu vite, je pourrai arriver juste à temps pour la sortie de son lycée ».

Théo lui demanda :

- Pourquoi êtes-vous si sûre d'être ma fille ?
- J'ai toujours cru maman et, depuis que je vous ai vu, je sais qu'elle m'a dit vrai sur toute la ligne. Vous n'avez pas changé en 32 ans. Vous êtes exactement l'homme que maman m'a décrit : le prof d'autrefois avec un grand chapeau et des vêtements trop larges pour lui. Aimez-vous

toujours autant le théâtre ? C'est par vous, pour vous, à travers vous que j'ai fait le conservatoire et que je suis devenue comédienne.

Après ce préambule brûlant, ils se dirent peu de chose pendant la route. Visiblement, elle voulait le laisser digérer la nouvelle. Peut-être aussi se découvrait-elle plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

Ils s'installèrent en terrasse au premier café en entrant dans Bonnieux.

- J'adore le Luberon, dit-elle. J'ai une amie qui peut disposer d'une maison avec piscine tout près d'ici.

Elle continua ses confidences comme elle eut raconté un scénario. Voilà des années qu'elle désirait faire cette démarche. Sa mère l'y encourageait, mais ne la poussait pas. « Si tu en as envie, vas-y ». Elle en avait envie, mais elle n'y allait pas. Elle avait toujours su que son père ignorait totalement son existence. C'était là un choix de Marie qu'elle avait toujours respecté et admiré. Puis, devenue adolescente, sa mère lui avait révélé que son père était professeur, vivait dans le midi, qu'il était marié avec deux enfants et portait un nom digne d'Alphonse Daudet : Théophile Sérignan.

- Va le trouver si tu as tellement envie qu'il te connaisse, mais tranquillise-le tout de suite. Nous n'avons rien à lui réclamer ni à revendiquer.

Elle hésita longtemps. Puis, ce matin, le tournage s'étant terminé plus tôt que prévu, sa décision fut vite prise : bondir à La Roquebrussanne.

- Il y a deux heures, j'ai eu maman au téléphone. Je ne lui ai rien dit.
- Comment va-t-elle, Marie ?
- Les dix premières années ont été dures, mais elle va très bien maintenant. Son compagnon gagne bien sa vie et il a été parfait pour moi. Je ne peux pas dire que je l'aime, non, je ne l'aime pas et même pas du tout, mais je fais comme si et il ne m'en demande pas plus.

Elle admirait sa mère : Me garder, faire face et ne pas peser sur votre vie à vous. Bravo, maman ! Marie avait fait face à tout et toute seule. Pas de regrets, pas de reproches. Tout va bien. La vie de Marie Blanc est un beau film.

Curieuse de La Roquebrussanne dont elle s'était toujours bien gardée d'approcher, même quand elle se rendait en Avignon, elle était arrivée une heure avant la sortie des classes et elle avait traîné en Ville haute avec un véritable trac. Arriverait-elle à lui

dire deux mots ? Sa mère l'appelait *l'Homme du Phocéen* ou *Le Cheminot*, jamais de son nom ou de son prénom, que personne d'autre n'avait à connaître. À quoi ressemblait-il ? À un homme qui prenait le train. Ce fut très tard, quand elle devint adolescente, que Marie lui parla pour la première fois de La Roquebrussanne et de la personnalité de son père : grand prof de grec et de latin, franc-maçon, profondément laïc et même athée, d'une haute exigence morale, passionné de théâtre et des grands auteurs.

Plus tard encore, Marianne se chercha un nom de théâtre. Elle inventa Marianne Laroque en hommage subversif à ce père inconnu. D'abord, Marianne Brussanne, que Marie contesta, puis Laroque et, dès ce jour-là, elle nourrit le projet d'aller par surprise à La Roquebrussanne, d'y découvrir secrètement son père, de le jauger puis, si le bonhomme valait le coup, de l'aborder et de se présenter à lui. Elle connaissait son texte par cœur : « Me voici. J'existe. Je ne demande rien. Si je vous plais, causons. Si je vous gêne ou vous déplaît, bonsoir et portez-vous bien. » Elle se répéta ces mots, comme on rabâche un rôle.

Elle s'était procuré la photo vue du ciel de La Roquebrussanne. Marie se souvenait de la description de la belle villa où il se rendait, chaque fois qu'il la quittait. Penchées toutes les deux sur la photo, avec une carte « grande randonnée » et une loupe, elles avaient réussi à situer Mégara. Comme ça, par jeu, pour le plaisir.

- Lorsque j'étais petite, quand je tannais Marie pour savoir où était parti *l'Homme du Phocéen*, maman me répondait : « Il vit à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar. » J'en étais fière et j'ai même été assez bête, lors d'un voyage en Tunisie, pour vouloir fouiller tout Carthage à la recherche des jardins d'Hamilcar.

Tout à coup, Marianne posa une main sur le bras de Théo et lui dit :

- Vous êtes ému. Je suis émue. N'ayez pas peur. Maman n'a pas fait de grabuge, il y a 30 ans. Je ne vais pas commencer maintenant. J'ai tourné quarante jours, cette année. Maman est tirée d'affaire. Tout va bien.

Anne-Marie s'est alors levée, le visage tout rouge et elle a dit violemment à Bernard :

- Non, tout ne va pas bien. Assez ! Je ne veux rien savoir de plus. Ces justifications masculines ont le don de me mettre en fureur. On lâche sa semence et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes masculins possible. Quand l'enfant est handicapé, on me le confie. Quand l'enfant est

une aussi belle fille que Marianne Laroque, elle est assassinée. Que demande le peuple ? Loin de moi l'idée d'accuser notre frère Sérignan, il est à bout et je le plains, mais quand en arriverez-vous à l'essentiel ? Qui a tué Marianne et pourquoi ? Voilà une heure que Bernard justifie sa naissance. Sa mort aussi, vous la justifierez ?

D'une façon tout à fait inattendue, Bernard prit très mal cette sortie d'Anne-Marie.

- Je croyais bien faire en vous disant tout. Théo me l'a demandé.
- Tu t'attardes sur Marianne comme si elle te fascinait. Tu en es amoureux ? De plus, à t'écouter, on croirait que tu sais tout sur elle. Alors, dis-nous qui l'a tuée.

Moi aussi, comme Anne-Marie, je trouvais que ce récit durait trop. J'avais la mauvaise impression que Bernard retardait volontairement le moment où nous aborderions le meurtre. Qui ? Comment ? Pourquoi ?

Henri, qui pensait comme nous, dit à Bernard :

- Tu sembles insinuer que la mort de Marianne n'aurait pas eu lieu si elle n'avait pas été la fille naturelle de Théo ?

Anne-Marie, très nerveuse, protesta.

- Tous les enfants sont naturels. Je déteste cette expression. Ils sont tous naturels, mais avec des parents responsables ou non. De plus en plus souvent j'ai affaire à des parents irresponsables.

Pourquoi, soudain, notre belle entente se dégradait-elle ? Voilà qu'Anne-Marie, toujours si généreuse, lançait une phrase lourde pour Théo, très lourde, et qu'elle mettait Bernard en cause. Heureusement, Alain que les habitants de notre petite ville n'appellent pas pour rien « le bon docteur Marot », prit la parole :

- Le récit de Bernard nous permet d'en savoir plus que les policiers. Si le meurtrier est malheureusement l'un des nôtres, cela nous donnera un avantage sur eux et nous le découvrirons avant eux. Anne-Marie, pardonne-moi, mais tous les parents aiment leurs enfants, à peu d'exceptions près. La condition humaine génère de grandes et de petites amours comme de la petite et de la grande musique. De médecin à médecin, excuse-moi de te le rappeler.
- Je reconnais que je ne suis pas nette sur la question des adultères, lui répondit Anne-Marie. Ils me mettent en rage, mais je ne condamne personne. Si tu veux le savoir, j'ai vu plusieurs des hommes de ma vie quitter mon lit, prendre une douche et rentrer chez leurs femmes le plus

naturellement du monde. Les hommes libres sont rares. Théo, tu restes mon grand-frère. Cette Marie Blanc aurait pu être moi.

Je me suis alors souvenu d'un Grand Aïoli où nous avons beaucoup ri quand Théo avait imposé le silence général pour que nous écoutions les reproches d'Antoinette :

- Théo s'est toujours amusé des poncifs littéraires. Il adore vanter les bordels d'autrefois, *Le Sphinx*, *Le Chabanais*. Or, il n'a pas pu les connaître puisqu'ils avaient déjà été fermés lorsqu'il était à Normale et que je me morfondais chez mes parents. Les as-tu connus oui ou non, ces fameux bordels, Théo ?
- Tout homme les a connus, mais moi *au son d'une musique énervante et câline*.
- Baudelaire ne t'excuse pas ! Cette fierté des mecs d'avoir connu des femmes vénales m'a toujours paru insensée. C'est du romantisme à l'envers. Je refuse cette danse de mort au son d'*une musique énervante et câline*.

Théo avait alors baissé les yeux et il s'était penché sur les épaules nues de sa voisine, madame Nédelec, la riche épouse de Nédelec, le promoteur immobilier. Ce milliardaire n'avait rien à faire avec nous, mais il avait entendu parler des Grands Aïolis de Mégara et il s'était fait inviter, comme il aurait demandé à un pêcheur du port de Cassis de l'emmener en mer. Nous lui avons cédé, je me demande encore pourquoi, et Théo, penché sur sa femme comme pour la respirer, récita ce que j'appris plus tard être du Baudelaire :

- *Lors s'élevant du fond de votre âme mondaine...*

Je ne sais pas pourquoi ce souvenir m'est revenu en cet instant où Anne-Marie venait de nous apostropher. Nous avons tous cédé à une peur obscure et collective. Ainsi, lorsque nous avons à ouvrir une porte derrière laquelle nous savons qu'il y a un rat mort, nous nous crispons de crainte et de répugnance, comme si le cadavre du rat pouvait sous sauter à la gorge. Nous avons tous ensemble répugnance et crainte semblables à l'idée que l'un de nos frères avait tué Marianne.

Anne-Marie s'est alors levée, passant devant Bernard sans le regarder, et elle s'est rendue dans la cuisine en nous annonçant qu'elle allait nous faire du café.

- La suite, Bernard, ordonna Théo, comme soulagé du retrait d'Anne-Marie.

Bernard poursuivit : Marianne et Théo se revirent dans Aix, le surlendemain et, encore une fois quatre ou cinq jours plus tard

sur le lieu du tournage, car il avait fallu refaire quelques plans. Ils décidèrent de ne rien dire à Antoinette. À quoi bon la troubler dans son jardin fleuri ?

Marianne se déclara heureuse, comblée, folle de joie. Elle attendrait son retour à Paris pour dire à sa mère :

- Je l'ai vu. Il me plaît. J'étais sûre que tu ne m'avais pas fabriquée avec un type minable.

Et à son père, elle déclara à la terrasse du café de Bonnieux :

- Tu as une belle gueule, *Cheminot*.

Elle avait pris l'initiative du tutoiement.

- J'ai eu un trac terrible en venant te chercher à la sortie de ton lycée. Je me disais : S'il me déplaît, je me barre sans rien dire. S'il me plaît à moitié, je ne lui dis pas qui je suis. Tu m'as plu tout de suite. Si je ne savais pas que tu es mon père, je te draguerais pour de bon, *Cheminot*.

Théo s'excusa de ne pas oser la recevoir à Mégara.

- Tu es marié, c'est tout à fait normal. J'ai appris à être discrète, tu sais. J'ai eu un homme marié dans ma vie, mais ne t'inquiète pas. Il n'a pas pris *Le Phocéén*. C'est moi qui l'ai viré. Faut pas que ça dure trop, ces histoires bancales.

Dès lors commença pour Théo une nouvelle vie où Antoinette n'eut pas sa part. La franc-maçonnerie lui servit souvent à dissimuler des rendez-vous avec sa fille, dans notre région ou à Paris. Il alla la voir au théâtre, il lui parla d'Ulysse, l'élève préféré.

L'été suivant, ils se revirent en Avignon et ils assistèrent à la pièce qu'Ulysse avait écrite et mise en scène pour un petit théâtre de la rue des Teinturiers. Théo critiqua sévèrement la pièce, la mise en scène et les acteurs. « Tout le monde n'est pas Shakespeare » plaida Marianne. Théo répondit : « Les jeunes auteurs qui ne cherchent pas à l'égaliser devraient renoncer au théâtre ».

- Théo ! Théo ! s'écria Henri. Qu'est-ce que Bernard insinue encore là ? Qu'il y avait jalousie entre Ulysse et toi ? Vous ne m'avez jamais donné cette impression.
- Mais je n'ai rien insinué, protesta Bernard avec une grande vivacité. Je rapporte ce que Théo m'a raconté lui-même. Théo n'aime pas le théâtre de Jean-Michel Michel.

Thérèse intervint :

- Si cela n'a rien à voir avec le meurtre de Marianne, pourquoi nous donner ce genre d'information ? Henri a raison : Tu insinues, Bernard, tu insinues tout le temps.

Nous garderons en tête que Théo a tenté d'empêcher Marianne de se laisser séduire par Ulysse.

Alain demanda :

- Comment Ulysse réagissait-il à la sévérité de tes critiques, Théo ?

Théo paraissait trop assommé pour intervenir. Il fit signe à Bernard de répondre :

- Jean-Michel avait une grande habitude des exigences de Théo. Il déclarait : « S'il ne tenait qu'à notre cher Théo, plus personne ne monterait une pièce nouvelle. Ce serait « Racine ou Molière, sinon rien. »

J'ai noté tout cela sans en comprendre la portée. J'y vois plus clair à présent que je connais la suite et l'horreur de la suite.

Bernard conclut son trop long récit par une étrange déclaration :

- Présenter Marianne à Jean-Michel, c'était de toute façon la glisser dans son lit. Jean-Michel les veut toutes.
- Bernard, Bernard, tu insinues encore ! s'écria Henri.

Anne-Marie revenait avec le café, suivie d'Aïcha qui nous demanda :

- Je vous le sers dedans ou dehors ?

À cet instant, on sonna au portail et Aïcha dit :

- C'est Monsieur Ulysse. Je reconnais son coup de sonnette.

à suivre...